

Didier Brigand

De l'école à la guerre, et de la guerre à la vie !



A Roger BRUNI.....

De l'école à la guerre, et de la guerre à la vie !...

Au Vatican, une fresque du peintre Raphaël intitulée : « L'école d'Athènes », montre Platon et Aristote princes de l'esprit passant sous un porche accompagné d'autres philosophes. Platon pointe vers le ciel un doigt majestueux désignant ainsi le monde des idées, voire de l'utopie tandis qu'Aristote dirige plus modestement le doigt vers le bas, le monde terrestre.

Le même Aristote prétend que :

« Lorsqu'un homme songe à son passé, il baisse les yeux vers la terre, et lorsqu'il songe à son futur, il les lève vers le ciel. »

Daniel propose, au cours de ce modeste ouvrage de nous faire et avec lui, tantôt les lever, tantôt les baisser.

Lorsque l'on se souvient de faits datant de plus de cinquante cinq années à nos jours, on sait ce qu'il en est advenu par la suite. Cela s'appelle des mémoires et celui qui les raconte connaît la suite et ne bénéficie pas de l'angoisse du suspens, laissant ce plaisir au lecteur.

On raconte des faits qui se déroulèrent dans l'espace, ceci grâce au train, à l'avion, ou à tout autre moyen de transport, mais, on oublie parfois le voyage dans le temps qui permet également de dire bien des choses. C'est ce que le poète a appelé « *Des souvenirs de l'avenir* »

La vision spatiotemporelle de ces choses va le conduire de l'école à la guerre, de cette guerre qui lui aura beaucoup enseigné. Fort de cette expérience il pourra aborder une nouvelle vie car elle lui a insufflé des qualités qu'il n'aurait acquises nulle part ailleurs, sinon dans cet espace temporel.

« L'oubli se conjugue à tous les temps : au futur pour vivre le commencement, au présent pour vivre l'instant, au passé pour vivre le retour... »

Marc Augé, ethnologue et anthropologue français.

*
* * *

La sempiternelle phrase :

« Toute ressemblance avec des personnes ou des situations réelles ou ayant existé serait purement fortuite et totalement indépendante de la volonté de l'auteur. »

Que l'on trouve sur toutes les pages de garde des romans ne s'applique pas ici.

Tous les héros de ce livre ont existés, seuls leurs noms ont été changés.

Certains sont décédés, d'autres vivent encore...

Chapitre Premier

Né à Paris, sans l'avoir voulu...

*« La race des chauvins, des porteurs de cocardes
Les imbéciles heureux qui sont nés quelque part »*

(Georges Brassens.)

En plein cœur de Paris, une caserne, une cité pourrait on dire, abrite cinq cent ménages qui vivent un peu en dehors du quartier, et pour cause, les habitants sont des gardes républicains.

Nous allons nous intéresser à cette population durant la période qui a couvert l'après guerre (pas la grande, mais la drôle) et les années qui suivirent.

Cinq cent familles disions nous, disciplinées et souvent catholiques. Le Seigneur dans la Genèse leur a dit :

« Vous donc, croissez et multipliez ; peuplez en abondance la terre, et multipliez sur elle. »

Cette phrase Biblique invitant les terriens à la reproduction, ils le firent et continuent sans doute de

le faire. Leur descendance, celle qui a grandi entre ces murs à cette époque vivait dans une sorte d'autarcie, c'est-à-dire que ces enfants jouaient entre eux, se battaient aussi car des clans s'étaient formés dans cet univers fermé. Notre héros n'est pas né dans cette caserne mais à la maternité de l'hôpital Lariboisière, pas très loin de là. Quelques jours plus tard, c'est avec l'accord du médecin obstétricien, qu'il rejoignit ce lieu où ses parents l'avaient devancé et conçu.

Il intégra de bonne heure, car c'était un sujet très doué, la bande a Casa qui en décousait avec celle de Dudule et parfois avec celle de Tutur. Quelques yeux au beurre noir sanctionnaient ces rencontres et ces marques valaient à ceux qui les portaient une seconde raclée par le père, histoire de leur apprendre à ne pas se conduire comme des voyous, ce qu'ils finissaient par devenir. Ces enfants étaient livrés à eux même car aucun éducateur n'avait été désigné pour leur animer quelques activités, ce qui aurait été fort judicieux, eu égard au contexte.

Ils fréquentaient pour la plupart, les mêmes écoles qui à l'époque étaient séparées car il y avait celle des filles et celle des garçons. D'autres, non pas les plus riches car les soldes de ces militaires étaient acceptables mais non mirobolantes, fréquentaient l'école libre et payante où ils se retrouvaient entre calotins. Ils ne fréquentaient pas les bandes citées plus haut.

Comme se colleter toujours avec les mêmes devint vite lassant, il fallut trouver une solution. Les jeudis et

samedi après-midi, il était interdit de sortir, une sentinelle veillait à la porte d'entrée de la caserne, mais des petits futés avaient découvert un souterrain, qui partait des caves attribuées aux habitants de chaque escalier. Il conduisait à un commissariat voisin et une porte, jamais fermée, permettait de sortir dans la cour du bâtiment de ce commissariat. A eux la liberté.

Si ces enfants vivaient par obligation les uns avec les autres, ce n'était et ce n'est toujours pas le cas pour les gosses des civils du voisinage dont les habitations étaient dispersées dans une partie du quartier, voire de l'arrondissement. Ces jeunes gens-là se retrouvaient donc dans les espaces verts voisins et c'est ainsi qu'il y avait les bandes du Square Montholon et celle de Saint Vincent de Paul. Il suffisait à nos héros de s'y rendre pour que la bagarre se déclanche, et ce pour leur plus grande joie. Ils allaient se mesurer avec ces tribus rivales et civiles.

Ces sorties leur évitaient les emprisonnements de certains jeudis après midi lorsque ces attaques trop bruyantes incitaient le chef de poste à les enfermer en salle de garde et de la raclée qui ne manquait pas de leur être administrée par leurs pères lorsqu'ils étaient convoqués pour venir les chercher. Plus graves encore étaient les plaintes de Monsieur Madeuf.

Qui était ce monsieur ?

Certainement pas un ami :

Dans cette caserne, un couloir souterrain circulaire long de plusieurs centaines de mètres fait le tour de

ces lieux, desservant les caves affectées aux habitants, soit environ cinq cent. Ce couloir leur servait « de piège à cons », et il était donc tout à fait logique que le garde (ou gendarme) Madeuf, infirmier de la caserne de son état, s'y fasse prendre. Ce bonhomme, outre leur faire des piqûres qui faisaient très mal, paraît-il, mettait sur les plaies et les bobos de l'alcool à 90°, ce qui était encore pire. Non content de ça, il faisait la chasse aux indisciplinés qui allaient se salir et attraper des maladies dans ces caves pleines de microbes. De quoi se mêlait il me direz vous ?

Surnommé l'épervier (on ne sait toujours pas pourquoi), il tombait régulièrement dans les mailles du filet que lui tendaient ces chers petits.

Le scénario était simple, depuis une des portes d'accès aux escaliers des immeubles, l'attirer en criant : « C'est l'épervier, qui pue des pieds etc... ». Inéluctablement, cet imbécile fonçait et les jeunes gens s'engouffraient dans l'escalier conduisant à la cave et bien sur, il les coursait. Après quelques dizaines de mètres, comme par hasard, la lumière s'éteignait et il ne pouvait pas voir la ficelle traîtresse que ces charmants petits avaient tendue en travers du chemin. La suite, on la devine, il faisait un vol plané et tout le monde était content, sauf lui.

Dès le cours moyen, l'inscription aux cours du catéchisme devenait obligatoire et offrait une ouverture vers l'extérieur, celle du patronage de la paroisse que certains se mirent à fréquenter assidûment. Ils

pouvaient y jouer au foot et pratiquer d'autres activités que Monsieur l'Abbé Fennec organisait.

C'est là que nos trois héros, Daniel, Charles et Pierre entre autres purent sortir de leur caserne pour s'y rendre tous les jeudis après midi. Ils avaient trouvé en ce prêtre non pas un père de substitution mais quelqu'un qui était gentil et qui ne les punissait pas. Leur façon d'être se modifia et ils apportèrent un soin particulier à apprendre le sens des Evangile et des Epîtres pour faire plaisir à Monsieur le curé.

Mais hélas, leurs efforts n'allaient pas être récompensés suivant leurs espérances ; en effet, vint la période de la première communion. On leur avait appris qu'un homme doit être juste, honnête, tolérant, respectueux des autres et de leur travail. Le curé lui-même le leur avait maintes fois répété. Lorsqu'ils eurent une dizaine d'années, un examen vint sanctionner leur aptitude et nos trois compères le réussirent haut la main et se classèrent parmi les meilleurs.

Ce résultat devait leur assigner une place pour l'entrée et la sortie de l'église au moment de la cérémonie. Ils n'étaient pas peu fiers de pouvoir, devant leurs familles, montrer qu'ils étaient parmi les meilleurs.

Le parrain et la marraine de Daniel étaient venus de Bretagne et devaient lui offrir une montre et un portefeuille, première manifestation du passage de l'enfance à l'adolescence. Il leur annonça fièrement sa place de troisième à l'examen, mais hélas, au cours de la retraite, période de trois soirs où l'on réglait les modalités de la

cérémonie, il fut décidé par le corps ecclésiastiques que les élèves de l'école Pétrél, l'école libre, seraient placés en tête du cortège et ceux de l'école laïque suivraient en fonction de leurs classements respectifs. Cet établissement libre, dirigé par des religieux, prouvait ainsi aux spectateurs et aux parents, la qualité de son enseignement par un soi disant meilleur résultat, du moins en éducation religieuse.

Daniel et ses amis vécurent très mal cet affront et ils considérèrent l'Abbé Fennec comme le dernier des salauds. En plaçant les élèves de l'école Pétrél devant leurs camarades, les curés perdirent de bons futurs chrétiens et démontrèrent à Daniel que les cathos étaient des tricheurs. Ne pouvant manifester leur réprobation, ils promirent qu'il y aurait des représailles vis-à-vis des élèves de cette école Pétrél, ce qui ne manqua pas d'être vérifié par la suite, si l'on tient compte des racles qu'ils administrèrent à ces calotins en herbe.

Le parrain de Daniel, anticlérical né eut un atout de poids qui lui permit de confirmer son opinion sur les curés qui selon lui sont tous des.....

Quant à Daniel, il se promit de ne plus mettre les pieds dans une église, ce en quoi il reçut l'approbation sans réserve de son oncle/parrain.

Fini le cathé, fini le patronage et nos trois compères, ainsi que leurs copains, rejoignirent la bande à Casa qui entre temps était devenue le groupe Casa, Dudule, Tuteur réunis.

Plus question de se battre entre eux, les nouveaux ennemis étant les bandes des squares voisins, sans oublier les calotins de la rue Pétrél.

A cette époque, au croisement de la rue des Petits Hôtels où se tenait l'école les garçons, et la rue de Chabrol, où se trouvait celle des filles et la maternelle, il y a le marché Saint Quentin. Devant ce marché se trouvait alors une vespasienne (ou pissotière, comme on veut), et à l'intérieur de cet édifice, des pédérastes, (mais d'autres personnes aussi, tout de même) venaient uriner pour certains et draguer pour les autres. Ce qui intriguait ces garçons, c'est que des morceaux de pain trempaient dans l'urine parfois même enfermés dans une sorte de petit filet et attachés à un bout de ficelle ce qui en facilitait la récupération. Cette pratique n'était pas rare et était une manie de détraqués sexuels, marginaux de l'homosexualité, assez courante après la guerre. Ces pervers étaient appelés « les soupeurs ».

Les gamins, venaient là en sortant de l'école voir « les bites des petits pères ». Les ardoises de séparation qui délimitaient les emplacements ayant été percées par les curieux des générations précédentes et actuelles, impatients de savoir quelle était l'espérance de taille que pourrait atteindre la leur plus tard.

Dans ce même quartier, il y avait des rues où des dames en tenue légère et ce, en toute saison, de jour comme de nuit s'adressaient très familièrement aux messieurs de passage. Ce qui avait intrigué les enfants,

ce n'étaient pas tant ces pratiques que la couleur des leurs cheveux car les teintes pouvaient être mauve, rose, rouge même. Le blond et brun étaient également de mise car il en faut pour tous les goûts.

Un jour, il y eut un fait qui fit grand bruit : une épouse de garde républicain, mère d'un de leurs camarades fut aperçue dans une des rues dites chaudes des alentours de l'église de la Madeleine. Son attitude ne laissait aucun doute sur ce qu'elle faisait dans ce quartier. Son fils qui l'avait surprise en train de teindre le système pileux d'une partie intime de sa personne n'avait jamais compris pourquoi sa mère faisait ça. Il s'en était ouvert auprès de ses camarades qui n'avaient prêté aucune attention à cet acte mais maintenant, ils comprenaient tout.



Daniel, Pierre et Charles avaient un destin tout tracé ; leurs pères, pour qui être officier était le summum de la réussite, leur réservait ce sort pourtant pas très enviable diront certains. Comment ?

En retenant dès leur plus jeune âge leur place dans une école d'enfants de troupe. Ils trouvaient anormal qu'ils continuent de fréquenter les petits voyous de la caserne. Leurs fils seraient officiers parce que eux ne l'étaient pas.

Au XIX^{ème} siècle, lorsqu'un fils de famille

compromettait l'honneur de cette caste, on le faisait s'engager dans les zouaves, ces unités d'élite qui s'investissaient totalement dans la conquête de l'Algérie sous les ordres du général Bugeaud. Au vingtième, dans les années cinquante, il y avait bien la guerre en Indochine mais Daniel, Charles et Pierre étaient trop jeunes pour y aller. Leurs pères, qui ne risquaient pas de la faire, pas plus qu'ils avaient fait celle de 39-45 décidèrent de les envoyer dans une école d'enfants de troupe. Quand on dit ne l'ont pas faite, c'est beaucoup dire car, la police parisienne (les gardes et les gendarmes en faisaient partie), a mérité sous l'occupation la fourragère rouge (qui correspond à la légion d'honneur) pour les services rendus à la patrie durant cette période.

En effet, toute vaincue qu'elle était en 1940, la France pouvait encore essayer de protéger les juifs, au lieu de quoi elle a bien souvent aidé ses bourreaux à pourchasser leurs victimes. Les autorités de Vichy n'attendirent même pas les ordres des allemands pour prendre les premières mesures antisémites et allèrent au delà de ce qui était exigé par l'occupant. La rafle du Vel d'Hiv fut tout entière effectuée par des policiers français, et ces trois héros étaient fiers d'y avoir participé.

Ces parents soldats, car les gendarmes et autres gardes républicains sont policiers et militaires, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour ne pas aller risquer leur vie en Indochine, et c'est là que réside le

paradoxe ; ces brillants serviteurs de la patrie n'eurent aucun remord lorsqu'ils mirent leurs enfants dans cette école. Ces enfants avaient désormais de fortes chances en sortant de là, de devenir la viande fraîche qui allait renforcer les Unités engagées en Extrême Orient où cette guerre coloniale, coûteuse et meurtrière, faisait rage depuis 1946.

A l'âge de six ans, ils avaient passé une visite médicale très poussée, sorte de conseil de révision, avaient été jugés aptes (ou bons pour le service, si l'on préfère), et étaient retournés à leurs études, en attendant la date du concours qui était du niveau de l'entrée en sixième des lycées et collèges. En attendant, ils bénéficiaient d'une réduction de soixante quinze pour cent dans les chemins de fer et de quelques points de bonification pour le concours d'entrée. Merci, madame la France.

Chapitre Deux

Les Andelys, ville maudite

« Dès que l'ovule est fécondée, se trouve inaugurée une vie qui n'est ni celle du père ni de la mère, mais d'un nouvel être humain qui se développe pour lui-même. »

Jean Paul II,
« L'Evangile de la vie »

Te voilà libre Daniel... Enfin, pas encore...

Comme ce qui doit arriver arrive, le jour du concours arriva et « l'ovule fécondée » dix ans plus neuf mois auparavant, allait enfin pouvoir se développer pour elle même.

La veille au soir, le père de Daniel se rendit à l'évidence, son fils ne connaissait pas assez la liste des départements et pire encore celle des sous-préfectures et chefs lieux de cantons. Il eut beau dire que ça n'était pas au programme, il dut jusqu'à minuit les réciter et,

comme il n'y mettait pas trop d'entrain, il prit quelques bonnes baffes, mais une ou dix de plus, au point où il en était...

Comme quoi, les hommes ne naissent pas tous égaux, la preuve, cet enfant débutait dans la vie avec une vision très concrète de ce qu'est, n'ayons pas peur des mots : la connerie.

Le lendemain, on ne lui demanda rien en ce qui concerne les départements, préfectures, sous préfectures, cantons, chefs lieux et tutti quanti. Nous étions en juin et c'est début août que la nouvelle tomba : il était reçu. Il était en vacances avec ses parents chez ses grands-parents maternels. Ceux-ci, ainsi que ses oncles et ses tantes désapprouvèrent cette décision de son père, la critiquèrent très violement, mais rien n'y fit. Toute la famille plaignit ce pauvre garçon. Il écrivit à ses deux copains pour leur faire part de la « bonne nouvelle », et ces derniers lui répondirent qu'eux aussi, avaient également cette malchance. Daniel se sentit mieux car ils seraient ensemble pour vivre ce grand malheur qui s'abattait sur eux.

Ils se retrouvèrent fin septembre pour passer ensemble avec leurs copains de la caserne, leurs derniers jours de vacances. Copains qui d'ailleurs ne se montrèrent pas très envieux du sort de ces futurs soldats. Charles qui avait pensé faire figure de héros en fut pour ses frais.

Huit heures sonnaient place de la république de la petite agglomération normande des Andelys et le jour

venait à peine de se lever. Cette obscure clarté qui tombait des étoiles, comme l'a dit Corneille, accompagnait la brume qui descendait sur la ville. Le soleil allait être absent tout ce jour là, ce qui est assez courant en ces lieux.

Plusieurs autocars s'y arrêterent et un certain nombre de personnes en descendirent. On pouvait reconnaître, outre des enfants, des militaires en civil, des gendarmes en civil, des garde républicains en civil, accompagnés de personnes qui ne pouvaient être que leurs épouses tant elles étaient assorties à ces messieurs. Il faut préciser qu'à cette époque, et longtemps après, un militaire, un policier ou un gendarme dans cette tenue se repérait de loin car c'était un second uniforme qu'il endossait : celui de flic ou bidasse en civil. Les chaussures (à clou, parfois), la chemise, la cravate, l'imperméables étaient souvent ceux de l'uniforme ; seuls le pantalon, la coiffure, le béret basque et la veste civile (tout de même), étaient souvent les seuls attributs non militaires. C'est ce qui faisait dire aux antimilitaristes et aux voyous :

« Les bidasses et les flics se repèrent encore plus vite quand ils sont en civelot »

Pourquoi en autocar ?

Parce que la gare de cette agglomération avait été détruite durant la guerre de 39-45 et comme ces faits ses sont déroulés en 1949, elle n'avait pas été encore reconstruite.

Cette tristesse météorologique n'avait d'égal que celle de certains enfants...

Ces fils de gendarmes, pistonnés souvent, intégraient ce haut lieu de l'éducation au détriment de ceux à qui ils avaient, bien involontairement, volé la place. Les victimes de cette usurpation n'apprécièrent certainement pas ce jour là, la chance qu'ils avaient eu de ne pas être admis à ce concours.

Ce petit monde avait embarqué très tôt ce matin à la Gare Saint Lazare dans un train pour Gaillon où il emprunta un car qui l'amena aux Andelys ; le chemin restant, soient, les deux ou trois kilomètres qui séparent la ville de l'Ecole Militaire Préparatoire qui porte le nom de cette agglomération se firent à pieds.

Le jour finissait à peine de se lever sur un brouillard persistant ; il ne faisait vraiment pas chaud mais heureusement, la pluie s'était momentanément calmée. Ils étaient plusieurs qui ne se connaissaient pas encore à marcher ensemble et à goûter la fraîcheur de la campagne normande.

Verjus, le père de Daniel avait à cette heure déjà fumé la moitié d'un paquet de troupes, ces cigarettes que l'armée distribuait aux soldats où revendait à bas prix aux officiers et sous officiers. Contrairement aux autres paquets, ceux des gauloises civiles, la bande de papier qui maintenait l'emballage fermé de celles-ci, était non pas transversale, mais dans le même sens. En comprimant légèrement ce paquet, on l'entrouvrirait